



présente

# Sur l'eau

***une nouvelle inédite***

***de***

***Paul Sanda***

© Paul Sanda 2022

Vivre sur l'eau, par volonté, par un désir construit aussi bien que par inclination naturelle, sur cette eau que je ne pense pas avoir jamais aimée dans l'enfance, me renvoyait toujours à une sorte de monstrueux courant dévorateur abstrait, capable d'envahir le domaine des véritables vivants, quels qu'étaient ceux-ci. J'ajoute qu'il me semblait assez ignoble de chercher à maîtriser ce flux incessant et inaccessible, et que tout acte sensuel de connivence ou de complicité avec lui me paraissait être un gouffre trop profond pour que l'on ne soit pas justement porté à sous-estimer la limite invisible au-delà de laquelle toute élévation aérienne est impossible. Pareil constat de sous-estimation conduisait invariablement à donner à ce fluide aspiré, à ce liquide transparent et massif, une toute puissance, une force dévoratrice, et à le faire catacter sur la scène d'un monde imaginaire, dont le vertige était sans aucun doute de bouleverser la solidité, ou tout au moins de provoquer une prompte accélération de la mouvance en mon univers enfantin.

Vivre sur le courant même de l'eau... ; que je sois ainsi amené, souvent, à mêler l'effet de déchaînement aux flots, sous la furieuse vindicte d'une pluie absolument inquiétante, et je me terrais sous la terre, dans les rocs, dans les buissons et jusqu'au creuset des arbres millénaires... Hors cet emportement aqueux, seul l'utopique était recommandé à mes yeux, forçant la volonté et la surveillance, puisant alors toute une intensité dans la fuite, dans la nécessité incontournable de disparaître. J'avais souvent expérimenté que les eaux de vaisselle, l'eau des fontaines, des ruisseaux, et l'eau du lavoir immémorial, ouvraient chez moi tout à fait impulsivement, la porte d'un onirisme brutal, fait d'atroces cauchemars et d'innombrables béances, de tumultes autant troublants qu'ils ne se lassaient jamais d'être plus terriblement angoissants encore que la cascade même. Ainsi pris-je la curieuse habitude de ne plus jamais approcher l'eau, ni sous la forme de boisson, ni sous la forme d'arrosoir et de tuyau, ni sous la forme de bains, ni de sources, encore moins de mares, de rivières, de torrents ou de lacs.

Vivre sur l'eau, durant l'épisode interminable de l'enfance, ce fut l'horrible cours d'un long traitement médical, que je devais suivre hors du champ scolaire, et dont le centre destructeur était une fièvre aiguë qui provoquait des ruissellements permanents et des poussées grandissantes de sueur, avec l'obligation de gagner le repos loin de la maison familiale : dans un sanatorium sis en bord de mer... Ainsi chaque fois que ma température corporelle dépassait le degré redouté, je recevais dans ma chambre la visite fantasmagorique de l'envahissement d'eau, de cette mer si proche qui me bouleversait tant. C'était alors une vague gigantesque, que je savais pourtant ne pas exister dans la réalité, mais qui s'affirmait comme un vrai courant destructeur, une scélératesse de celles que l'on a nommées *tsunamis* dans le pacifique et qui excédait toutes mes appréhensions en termes d'horreur et d'atrocité... C'était une forme lourdement élaborée (comme une énorme masse de marbre gris chutant sur l'émail fragile de mon lit), elle m'apparaissait nue, vitreuse, et pleine d'os de bêtes attachées par les pattes, équarries, pleine de chenilles tentaculaires et de chevelures rouges de *démons* (c'était comme si les chevaux des cavaliers de l'Apocalypse s'étaient libérés dans ma direction, chargeant d'un seul bloc pour me disloquer) ...

Vivre dans le courant d'eau, en adulte... Car rien ne semblait pouvoir jamais s'apaiser au fond de moi. Ainsi aux îles Marquises, bien plus tard, chaque aventure se passait comme si j'étais lié *ad vitam* aux vertiges imposés par ce monstre admiré, des uns et des autres, et qui évoluait sans vergogne dans l'intangible, l'insondable, et dans l'infiniment

inexorable pour moi seul. Sur un bateau en limite de flottaison j'ai embarqué... Sur le tapis qui dansait devant moi, j'avais cette impression oppressante que Pluton lui-même prenait la pose, se couchait, se relevait, tournait et se retournait, sans me présenter jamais que fourche, doigts crochus, cuirasse et coups de genou. Un Chronos terrible, ou un Janus, dur et visqueux, brillant, doublement sombre, multiple en somme, portant le danger et l'appel du courant aussi bien en haut qu'en dessous, ne laissant apparaître que le reflet doré capable de masquer le *mangeur d'homme* relégué jusqu'à l'intérieur le plus enfoui. En y réfléchissant, dans la lumière étrange, je trouvais répétitivement à cette lourdeur monumentale un caractère forcené qui ne me déplaisait pas, mais qui me broyait littéralement jusqu'au plus profond du sens.

Vivre sur l'eau, jamais, ô grand jamais... Et pourtant j'y suis venu enfin, par un jour inattendu, à ce retournement formidable... Et c'est dans le creux d'une vague de cinq mètres, sous la furie, au cœur des aléas du Fromveur – ce fameux courant mortel d'avant l'île d'Ouessant – quand tout à coup le grand voile maudit se déchira... Sous un tonnerre assourdissant, sous un ciel noir de terreur éclatante, la mer m'apparut alors toute à l'opposé de ce que j'avais toujours cru d'elle : personnage central du *Radeau de La Méduse*, cette huile sur toile si bien harmonisée par le soi-disant romantique Théodore Géricault, qu'elle me rendait fou de peur dans l'illustration malencontreuse d'une page d'histoire, ou d'un passage de littérature... Et vous dire même que je la croyais jusqu'alors peinte pour raconter ma seule vie, comme en une prémonition extraordinaire. Car quoi de plus exact, pour mettre en scène le visage de l'angoisse, que la toile d'un maître français du XIX<sup>e</sup> siècle ? La tempête, le vent déchaîné à deux cent kilomètres par heure bientôt, le capitaine Achab et la baleine blanche, le gouvernail tourbillonnant dans l'écume du *Hollandais Volant*, ou bien la pointe dressée sur le berg de glace du Titanic ; le vertige de Robinson Crusoé, et les hommes horribles qui dépouillèrent le pauvre Gulliver pour l'abandonner sur un rivage inconnu et inhospitalier... Croyant réellement mourir au passage de cette gigantesque vague assassine, je me souvins alors de cette phrase subtile de James Joyce, si fastueusement intime dans la circonstance, qui me retourna définitivement contre ma phobie : « Sous l'influence du flux il voyait les algues convulsées s'élever avec langueur, balancer des bras qui éludent quand leurs cotillons elles troussent, balancer dans l'eau chuchotante, et lever de timides frondes d'argent. Jour après jour, nuit après nuit : soulevées, inondées, laissées à plat. Seigneur, elles sont lasses, et au chuchotement de l'eau elles soupirent. Saint Ambroise l'entendit, le soupir des feuillages et des vagues, en attente, dans l'attente depuis toujours de la plénitude de leurs temps, *diebus ac noctibus iniurias patiens ingemiscit*. Pour nulle fin rassemblées, puis en vain relâchées, s'avançant avec le flot, avec lui revenant en arrière : écheveaux du métier de la lune. Elle aussi, lasse aux yeux des amants, des hommes lascifs, une reine nue rayonnante en son royaume, elle tire à elle le réseau des eaux ». Dans les années qui suivirent, toujours je pus revivre cet instant sacré, comme un baptême, mais au plus flou à mesure que le temps passait, comme sur une photographie vieillie... Ce qui rendait la mer dangereuse pour moi auparavant n'était plus vivant, pourtant je ne sais évoquer ces souvenirs de peur réelle aujourd'hui sans une certaine nostalgie... Et c'est ainsi que je parvins jusqu'aux *îles Fortunées*, décidé pour toujours à vivre dans le courant de l'eau...

Paul Sanda



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

[www.lartenchemin.com](http://www.lartenchemin.com)

où vous pouvez :

- retrouver, télécharger et écouter gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin,
- faire un don, car sans votre aide nous ne pourrions pas offrir aux promeneurs les expositions et les nouvelles.

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »